

SCAPIN I, 1 - OCTAVE, SILVESTRE.

Octave Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port, que mon père revient ?

Silvestre Oui.

Octave Qu'il arrive ce matin même ?

Silvestre Ce matin même.

Octave Et qu'il arrive ce matin même dans la résolution de me marier ?

Silvestre Oui.

Octave Et qu'il arrive ce matin même dans la résolution de me marier ... Avec une fille du seigneur Géronte ?

Silvestre Du seigneur Géronte.

Octave Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

Silvestre Oui.

Octave Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

Silvestre De votre oncle.

Octave À qui mon père les a demandées par une lettre ?

Silvestre Par une lettre.

Octave Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires.

Silvestre Toutes nos affaires.

Octave Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

Silvestre Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

Octave Conseille-moi, du moins, sur ce que je dois faire.

Silvestre Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

Octave Je suis assassiné par ce maudit retour.

Silvestre Je ne le suis pas moins.

Octave Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

Silvestre Les réprimandes ne sont rien ; et plutôt au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

Octave Ô Ciel ! par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

Silvestre C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

Octave Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

Silvestre Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

Octave Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ?

SCAPIN - I, 2 - OCTAVE, SCAPIN.

Scapin Qu'est-ce, Seigneur Octave, qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

Octave Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

Scapin Comment ?

Octave N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

Scapin Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je le sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

Octave Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

Scapin À vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier ; mais, ma foi ! le mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

Octave Comment ? Quelle affaire, Scapin ?

Scapin Une aventure où je me brouillai avec la justice.

Octave La justice !

Scapin Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

Octave Toi et la justice ?

Scapin Oui. Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

Octave Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

Scapin Je sais cela.

Octave Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Silvestre, et Léandre sous ta direction.

Scapin Oui : je me suis fort bien acquitté de ma charge.

Octave Quelque temps après, je fis rencontre d'une jeune personne dont je devins amoureux.

Scapin Je sens venir les choses.

Octave Mon cœur avait pris feu : me voilà marié avec elle depuis trois jours.

Scapin J'entends.

Silvestre Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendait que dans deux mois.

Scapin Est-ce là tout ? C'est bien là de quoi se tant alarmer. Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper ; je les aurais joués tous deux par-dessous la jambe ; et je n'étais pas plus grand que cela, que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis. Préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

Octave Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.

Scapin Il faut paraître ferme au premier choc, de peur qu'il ne s'appuie sur votre faiblesse pour vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous donner une contenance. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.

Octave Je ferai du mieux que je pourrai.

Scapin Essayons un peu pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, le regard assuré. Assis. Debout. Papatte. C'est bon. On y va. Bon ! Imaginez que votre père arrive ... Vous imaginez que moi, Scapin, je joue le rôle de votre père. Bon, on y va. La mine résolue. La tête haute. Le regard assuré. Assis. Debout. Papatte. C'est bon. On y va. Bon. Silence. Moteur. Action.

« Comment ! pendard, vaurien, infâme, tu t'es marié sans le consentement de ton père ? et tu oses maintenant reparaître devant mes yeux, après le tour que tu m'as joué ? »

Octave Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose.

Scapin « Non, non, je te renonce pour mon fils. C'est un coquin qui veut me faire mourir. »

Octave Mon père, je veux bien.

Scapin « Je ne veux plus jamais entendre parler de toi. Non, je suis contre lui dans une colère épouvantable. »

Octave Mais, mon père.

Scapin « Je n'ai plus aucune tendresse pour toi. C'est un fripon. »

Octave Mais.

Scapin « Tu as l'insolence, ingrat, de t'engager sans le consentement de ton père. De contracter un mariage clandestin ? Réponds ! Réponds un peu ! Voyons un peu tes belles raisons ! » Oh ! que diable ! vous êtes tout mou !

Octave C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

Scapin Eh ! oui ! C'est pour cette raison qu'il ne faut pas être comme un idiot.

Octave Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

Scapin Assurément ?

Octave Assurément.

Scapin Voilà votre père qui vient.

Octave Ô Ciel ! je suis perdu.

Scapin Holà ! Octave, demeurez. Octave ! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SCAPIN - I, 4 - ARGANTE, SCAPIN.

Argante N'a-t-on jamais entendu parler d'une action pareille à celle-là ?

Scapin Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête que tout seul il en parle haut.

Argante Voilà une témérité bien grande !

Scapin Écoutons-le un peu.

Argante Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

Scapin Nous y avons songé.

Argante Tâcheront-ils de me nier la chose ?

Scapin Non, nous n'y pensons pas.

Argante Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

Scapin Celui-là se pourra faire.

Argante Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

Scapin Peut-être.

Argante Tous leurs discours seront inutiles.

Scapin Nous allons voir.

Argante Ils ne m'en donneront point à garder.

Scapin Ne jurons de rien.

Argante Je saurai mettre mon pendentif de fils en lieu de sûreté.

Scapin Nous y pourrions. Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

SCAPIN (II, 5) - ARGANTE, SCAPIN.

Argante Bonjour, Scapin.

Scapin Vous pensez à l'affaire de votre fils ?

Argante Je t'avoue que cela me donne un terrible chagrin.

Scapin La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé. Terenzio de Napoli, un auteur latin a écrit une chanson dont je m'inspire beaucoup.

Argante Quoi ?

Scapin Il est question d'un père qui est souvent parti
Il pense aux accidents qui ont pu arriver
C'est sa maison qui brûle et son argent volé
Sa femme qui est morte et ses enfants mariés
Quand il est de retour pour compter ses malheurs
C'qui n'est pas arrivé, il en fait son bonheur.

Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux coups de fouet, et ce qui ne m'est pas arrivé, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

Argante Voilà qui est bien ; mais ce mariage imbécile, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

Scapin Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez de régler l'affaire par quelque autre voie. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans des sacrées épines.

Argante Je vois bien que tu as raison. Mais quelle autre voie prendre ?

Scapin Je pense que j'en aie trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude : car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve, et j'ai toujours eu pour vous une sympathie particulière.

Argante Je t'en remercie.

Scapin J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est assassin professionnel, de ces gens qui ne parlent que de tuer. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait le motif de la violence pour le faire annuler, vos privilèges de père, et l'appui que vous donneraient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'arranger l'affaire pour quelque somme, et il consentira à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

Argante Combien demande-t-il ?

Scapin Tout ce qui lui est fantaisie, cela est par-dessus les maisons.

Argante Mais encore ?

Scapin S'il me pouvait donner, dit-il, cinq cents pistoles.

Argante Cinq cents coups de bâton plutôt. N'a-t-il point de honte ?

Scapin C'est ce que je lui ai dit aussi. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait comprendre que vous n'étiez pas idiot pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, où je dois partir pour l'armée. Je suis en train de m'équiper, et j'ai un besoin d'argent qui me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval pour aller à la guerre et je ne peux pas en avoir un convenable à moins de soixante pistoles. »

Argante Hé bien ! pour soixante pistoles je les donne.

Scapin « Il faudra équiper le cheval, avec de jolies sacoches et cela ira bien à vingt pistoles encore. »

Argante Vingt pistoles et soixante, ça fait quatre-vingts ?

Scapin Juste.

Argante C'est beaucoup ; mais va pour quatre-vingts.

Scapin « Il me faut aussi un cheval mais plus petit pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles. »

Argante Comment, diantre ! Qu'il se promène à pied, il n'aura rien du tout !

Scapin Monsieur !

Argante Non : c'est un impertinent.

Scapin Voulez-vous que son valet aille à pied ?

Argante Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi !

Scapin Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez pas à si peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

Argante Hé bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

Scapin « Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter... »

Argante Non pas de mulet !

Scapin De grâce, Monsieur...

Argante Non, je n'en ferai rien.

Scapin Monsieur, un muleto.

Argante Je ne lui donnerais seulement pas un âne.

Scapin Un muletino ...

Argante Oh ! qu'il aille au diable avec son muleto ! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

Scapin Considérez...

Argante Non, j'aime mieux plaider.

Scapin Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Regardez les complications de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridictions, combien de procédures embarrassantes, combien de rapaces par les griffes desquels il vous faudra passer : huissiers, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges et leurs clerks, Conseiller fiscal et financier. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de commettre une injustice. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là ! C'est être damné dans ce monde, que d'avoir à plaider. Moi, la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

Argante A combien est-ce qu'il fait monter le muletino ?

Scapin Alors, pour le muletino, les jolies sacoches, pour son cheval et celui de son homme, pour l'équipement du cheval, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

Argante Deux cents pistoles ?

Scapin Oui.

Argante Allons, allons, nous plaiderons.

Scapin Faites réflexion...

Argante Je plaiderai...

Scapin Ne vous allez point jeter...

Argante Je veux plaider.

Scapin Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour la convocation. Il vous en faudra pour l'enregistrement. Il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions et le travail du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le dossier et pour les copies, les photocopies conformes avec formule exécutoire. Et le parcmètre qu'il vous faudra payer ! Et l'Urssaf.

Argante Non, pas l'Urssaf.

Scapin Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, la façon d'appointement, les sentences et arrêts, les contrôles, les signatures et expéditions de leurs clerks, les provisions d'huissier, défraiement d'officier d'état civil, palmarium de l'avocat sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Et qu'on ira en appel, jusqu'en Cour Royale Suprême de Cassation d'Etat ... Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

Argante Comment ! deux cents pistoles !

Scapin Oui, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme vous en économiserez au moins cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à supporter que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux encore donner trois cents pistoles que de plaider.

Argante Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

Scapin Vous ferez ce qu'il vous plaira, mais moi, si j'étais vous, je fuirais les procès. Pour peu que votre défense devienne une offense, les juges et tous les procureurs, sergents, commissaires, substituts et toute la soldatesque se jetteront dessus votre personne et saisira sous main de justice le peu de votre fortune, s'il vous en restait ...

Argante Je ne donnerai point deux cents pistoles.

Silvestre Scapino !

Scapin Voici l'homme dont il s'agit.

LES FOURBERIES DE SCAPIN - II, 6 - SILVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

Silvestre Scapin, faites-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

Scapin Pourquoi, Monsieur ?

Silvestre Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

Scapin Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

Silvestre Par la mort ! par la tête ! par la ventre ! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif. Qui est cet homme-là ?

Scapin Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

Silvestre N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

Scapin Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

Silvestre Son ennemi capital ?

Scapin Oui.

Silvestre Ah ! parbleu ! j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh ?

Scapin Oui, oui, je vous en réponds.

Silvestre Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

Scapin Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

Scapin Il se tiendra sur ses gardes assurément ; et il a des parents, des amis, et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

Silvestre C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (*Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.*) Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous

attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah ! coquins, ah ! canaille, vous en voulez par là ; je vous en ferai tâter votre soûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. À cette botte. À cette autre. À celle-ci. À celle-là. Comment, vous reculez ? Pied ferme, morbleu ! pied ferme.

Scapin Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents malheureux pistoles. Oh sus ! je vous souhaite une bonne fortune.

Argante, *tout tremblant*. Scapin.

Scapin Plaît-il ?

Argante Je me résous à donner les deux cents pistoles.

Scapin J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

Argante Allons le trouver, je les ai sur moi.

Scapin Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour votre honneur que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

Argante Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

Scapin Parbleu, monsieur, vous vous défiez de moi ?

Argante Non pas, mais...

Scapin Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

Argante Tiens donc.

Scapin Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

Argante Mon Dieu ! tiens.

Scapin Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

Argante Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

Scapin Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

Argante Je vais t'attendre chez moi.

DOM JUAN - I, 1 - SGANARELLE, GUSMAN

Sganarelle Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Gusman Et la raison encore ? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure ? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir ?

Sganarelle Non pas ; mais, à vue de pays, je connais à peu près le train des choses ; et sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper ; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

Gusman Quoi ? ce départ si peu prévu serait une infidélité de Dom Juan ? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire ?

Sganarelle Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage ...

Gusman Un homme de sa qualité ferait une action si lâche ?

Sganarelle Eh oui ! sa qualité ! La raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses !

Gusman Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

Sganarelle Eh ! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Dom Juan.

Gusman Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; et je ne comprends point comment après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant

d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin et tant d'emportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprends pas, dis-je, comment après tout cela, il aurait le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

Sganarelle Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi ; et si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore : tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu ; mais, par précaution, je t'apprends, inter nos, que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir.

DOM JUAN - I, 2 - SGANARELLE, DOM JUAN.

Dom Juan Quel homme te parlait là ? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire.

Sganarelle C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

Dom Juan Quoi ? c'est lui ?

Sganarelle Lui-même.

Dom Juan Et depuis quand est-il en cette ville ?

Sganarelle D'hier au soir.

Dom Juan Et quel sujet l'amène ?

Sganarelle Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

Dom Juan Notre départ sans doute ?

Sganarelle Le bonhomme en est tout mortifié, et m'en demandait le sujet.

Dom Juan Et quelle réponse as-tu faite ?

Sganarelle Que vous ne m'en aviez rien dit.

Dom Juan Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

Sganarelle Moi, je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

Dom Juan Tu le crois ?

Sganarelle Oui.

Dom Juan Ma foi ! tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

Sganarelle Eh mon Dieu ! je sais mon Dom Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde : il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

Dom Juan Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

Sganarelle Eh ! Monsieur.

Dom Juan Quoi ? Parle.

Sganarelle Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là contre. Mais si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

Dom Juan Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

Sganarelle En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

Dom Juan Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une

passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux !

Sganarelle Mais, Monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant sois peu scandalisé de la vie que vous menez ?

Dom Juan Comment ? quelle vie est-ce que je mène ?

Sganarelle Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

Dom Juan Y a-t-il rien de plus agréable ?

Sganarelle Il est vrai, je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal ; mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et ...

Dom Juan Va, va, c'est une affaire entre le Ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

Sganarelle Ma foi ! Monsieur, j'ai toujours oui dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

Dom Juan Holà ! maître sot, vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

Sganarelle Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous ; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font des esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : " Osez-vous bien ainsi vous jouer au Ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ?

Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que ... " De quoi est-il question ?

L'ILE DES ESCLAVES

Trivelin Quand nos pères, irrités de la cruauté de leurs maîtres, quittèrent la Grèce et vinrent s'établir ici, dans le ressentiment des outrages qu'ils avaient reçus de leurs patrons, la première loi qu'ils y firent fut d'ôter la vie à tous les maîtres que le hasard ou le naufrage conduirait dans leur île, et conséquemment de rendre la liberté à tous les esclaves : la vengeance avait dicté cette loi ; vingt ans après, la raison l'abolit, et en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jetons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que, nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité, dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie, si vos maîtres sont contents de vos progrès ; et si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs, et par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos citoyennes. Ce sont là nos lois à cet égard ; mettez à profit leur rigueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici, il vous remet en nos mains, durs, injustes et superbes ; vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos esclaves que nos malades, et nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains, c'est-à-dire humains, raisonnables et généreux pour toute votre vie.

Venons maintenant à l'examen de son caractère : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait, qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connaisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, et qu'elle se corrige. Nous avons là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

Cléanthis Oh que cela est bien inventé ! Allons, me voilà prête ; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

Trivelin je suis ... je suis ... je suis ...Vaine, minaudière et coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il ?

Cléanthis Vaine minaudière et coquette, si cela la regarde ? Eh voilà ma chère maîtresse ; cela lui ressemble comme son visage.

Trivelin Détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

Cléanthis En quoi ? partout, à toute heure, en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer ? je n'en sais rien, je m'y perds. Il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les espèces, que cela me brouille. Madame se tait, Madame parle ; elle regarde, elle est triste, elle est gaie : silence, discours, regards, tristesse et joie, c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'est vanité muette, contente ou fâchée ; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse ; c'est Madame, toujours vaine ou coquette, l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

Madame se lève ; a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendu belle, se sent-elle du vif, du sémillant dans les yeux ? vite sur les armes ; la journée sera glorieuse. Qu'on m'habille ! Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé ? Ah qu'on m'apporte un miroir ; comme me voilà faite que je suis mal bâtie ! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit ; des yeux battus, un teint fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut ; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remède à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? Très mal, Madame ; j'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut

dire : Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins ; ne me regardez pas, remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aie dormi.

J'entendais tout cela, moi, car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une pénétration !... Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce cavalier si bien fait ? j'étais dans la chambre ; vous vous entreteniez bas ; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voyait souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous ; elle a les yeux petits, mais très doux ; et là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riais. Vous réussîtes pourtant, le cavalier s'y prit ; il vous offrit son cœur. À moi ? lui dites-vous. Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de m'en demander d'autres. Mais vous avez la main belle ; il la vit ; il la prit, il la baisa ; cela anima sa déclaration ; et c'était là les gants que vous demandiez. Eh bien ! y suis-je ?

Trivelin En voilà donc assez pour à présent.

Cléanthis Écoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvait m'entendre, et qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle, et je dis : Oh ! pour cela il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas ! J'essayai en pareille occasion de dire que Madame était une femme très raisonnable : oh ! je n'eus rien, cela ne prit point ; et c'était bien fait, car je la flattais.

Trivelin Cela suffit, Euphrosine.

Cléanthis Une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on dirait qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paraître, mais à d'autre ! on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes grâces, elles sont à moi, celles-là ; et d'un

autre côté on veut leur dire aussi : Voyez comme je m'habille, quelle simplicité ! il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

Trivelin Mais je vous ai prié de nous laisser.

Cléanthis J'allais parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en serait. J'attendais une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain, en compagnie, une rose parut ; crac! la vapeur arrive.

FEYDEAU : ON PURGE BÉBÉ

Follavoine, *son dictionnaire ouvert devant lui sur la table*. Voyons : "Iles Hébrides ?... Iles Hébrides ?... Iles Hébrides ?..." *(On frappe à la porte. Sans relever la tête et avec humeur.)* Zut ! entrez ! *(À Rose qui paraît.)* Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Rose, *arrivant du pan coupé de gauche*. C'est Madame qui demande Monsieur.

Follavoine, *se replongeant dans son dictionnaire et avec brusquerie*. Eh ! bien, qu'elle vienne !... Si elle a à me parler, elle sait où je suis.

Rose, *qui est descendue jusqu'au milieu de la scène*. Madame est occupée dans son cabinet de toilette ; elle ne peut pas se déranger.

Follavoine Vraiment ? Eh bien, moi non plus ! Je regrette ! je travaille.

Rose, *avec indifférence*. Bien, Monsieur.

Follavoine, *relevant la tête, sans lâcher son dictionnaire. Sur le même ton brusque*. D'abord, quoi ? Qu'est-ce qu'elle me veut ?

Rose, *qui s'est arrêtée à l'interpellation de Follavoine*. Je ne sais pas, Monsieur.

Follavoine Eh ! bien, allez lui demander !

Rose Oui, Monsieur,

Follavoine C'est vrai ça !... *(Rappelant Rose au moment où elle va sortir.)* Au fait, dites donc, vous...

Rose, *redescendant*. Monsieur ?

Follavoine Par hasard, les... les Hébrides... ?

Rose, *qui ne comprend pas*. Comment ?

Follavoine Les Hébrides ?... Vous ne savez pas où c'est ?

Rose, *ahurie*. Les Hébrides ?

Follavoine Oui.

Rose Ah ! non !... non !... *(Comme pour se justifier.)* C'est pas moi qui range ici ! ... c'est Madame.

Follavoine, *se redressant en refermant son dictionnaire sur son index de façon à ne pas perdre la page*. Quoi ! quoi, "qui range" ! les Hébrides !... des îles ! bougre d'ignare !... de la terre entourée d'eau... vous ne savez pas ce que c'est ?

Rose, *ouvrant de grands yeux*. De la terre entourée d'eau ?

Follavoine Oui ! de la terre entourée d'eau, comment ça s'appelle ?

Rose De la boue ?

Follavoine, *haussant les épaules*. Mais non, pas de la boue ? C'est de la boue quand il n'y a pas beaucoup de terre et pas beaucoup d'eau ; mais, quand il y a beaucoup de terre et beaucoup d'eau, ça s'appelle des îles !

Rose, *abrutie*. Ah ?

Follavoine Eh ! bien, les Hébrides, c'est ça ! c'est des îles ! par conséquent, c'est pas dans l'appartement.

Rose, *voulant avoir compris*. Ah ! oui !... c'est dehors !

Follavoine, *haussant les épaules*. Naturellement ! c'est dehors.

Rose Ah ! ben, non ! non je les ai pas vues.

Follavoine, *quittant son bureau et poussant familièrement Rose vers la porte pan coupé*. Oui, bon, merci, ça va bien !

Rose, *comme pour se justifier*. Y a pas longtemps que je suis à Paris, n'est-ce pas... ?

Follavoine Oui !... oui, oui !

Rose Et je sors si peu !

Follavoine Oui ! ça va bien ! allez... Allez retrouver Mme.

Rose Oui, Monsieur !

Follavoine Elle ne sait rien cette fille ! Rien ! qu'est-ce qu'on lui a appris à l'école ? *(Redescendant jusque devant la table contre laquelle il s'adosse.)* "C'est pas elle qui a rangé les Hébrides" ! Je te crois, parbleu ! *(Se replongeant dans son dictionnaire.)* "Z'Hébrides... Z'Hébrides..." *(Au public.)* C'est extraordinaire ! je trouve zèbre, zébré, zébrure, zébu !... Mais de

Zhébrides, pas plus que dans mon œil ! Si ça y était, ce serait entre zébré et zébrure. On ne trouve rien dans ce dictionnaire !

EN ATTENDANT GODOT

Pozzo (*en coulisse*). – **Plus vite !** (*Bruit de fouet. Pozzo paraît. Ils traversent la scène. Lucky sort. Pozzo s'arrête. La corde se tend. Pozzo tire violemment dessus.*) **Arrière !** (*Bruit de chute. C'est Lucky qui tombe avec tout son chargement. Pozzo tire sur la corde.*) **Debout !** (*Un temps.*) Chaque fois qu'il tombe il s'endort. (*Il tire sur la corde.*) **Debout, charogne !**

(*Bruit de Lucky qui se relève et ramasse ses affaires. Pozzo tire sur la corde.*) **Arrière !** (*Lucky entre à reculons.*) **Arrêt !** (*Lucky s'arrête.*) **Tourne !** (*Lucky se retourne. Aux spectateurs, affablement.*) **Mes amis, je suis heureux de vous avoir rencontrés.** (*Devant leur expression incrédule.*) **Mais oui, sincèrement heureux.** (*Il tire sur la corde.*) **Plus près !** (*Lucky avance.*) **Arrêt !** (*Lucky s'arrête. Aux spectateurs.*) **Voyez-vous, la route est longue quand on chemine tout seul pendant... (il regarde sa montre)... pendant (il calcule) ... six heures, oui, c'est bien ça, six heures à la file, sans rencontrer âme qui vive.** (*À Lucky.*) **Manteau !** (*Lucky dépose la valise, avance, donne le manteau, recule, reprend la valise.*) **Tiens ça** (*Pozzo lui tend le fouet, Lucky avance et, n'ayant plus de mains, se penche et prend le fouet entre ses dents, puis recule. Pozzo commence à mettre son manteau, s'arrête.*) **Manteau !** (*Lucky dépose tout, avance, aide Pozzo à mettre son manteau, recule, reprend tout.*) **Le fond de l'air est frais.** (*Il finit de boutonner son manteau, se penche, s'inspecte, se relève.*) **Fouet !** (*Lucky avance, se penche, Pozzo lui arrache le fouet de la bouche, Lucky recule.*) **Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer longtemps de la société de mes semblables, (il regarde les deux semblables) même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement.** (*À Lucky.*) **Pliant !** (*Lucky dépose valise et panier, avance, ouvre le pliant, le pose par terre, recule, reprend valise et panier. Pozzo regarde le pliant.*) **Plus près !** (*Lucky dépose valise et panier, avance, déplace le pliant, recule, reprend valise et panier. Pozzo s'assied, pose le bout de son fouet contre la poitrine de Lucky et pousse.*) **Arrière !** (*Lucky recule.*) **Encore !** (*Lucky recule encore.*) **Arrêt !** (*Lucky s'arrête. Aux spectateurs.*) **C'est pourquoi, avec votre permission, je m'en vais rester un moment auprès de vous, avant de m'aventurer plus avant.** (*À Lucky.*) **Panier !** (*Lucky avance, donne le panier, recule.*) **Le grand air, ça creuse.** (*Il ouvre le panier, en retire un morceau de poulet, un morceau de pain et une bouteille de vin. À Lucky.*) **Panier !** (*Lucky avance, prend le panier, recule, s'immobilise.*) **Plus loin !** (*Lucky recule.*) **Là !** (*Lucky s'arrête.*) **Il pue.** (*Il boit une rasade à même le goulot.*) **À la bonne nôtre.** (*Il dépose la bouteille et se met à manger. Silence. Pozzo qui, ayant fini de manger, s'essuie la bouche du revers de la main. Il sort sa pipe et commence à la bourrer. Pozzo frotte une allumette et commence à allumer sa pipe.*) **Panier !** (*Lucky ne bougeant pas, Pozzo jette*

l'allumette avec emportement et tire sur la corde.) **Panier !** (*Lucky manque de tomber, revient à lui, avance, met la bouteille dans le panier, retourne à sa place, reprend son attitude. Pozzo frotte une seconde allumette et allume sa pipe. Il aspire une bouffée, allonge les jambes.*) **Ah ! ça va mieux.** **C'est pourtant bizarre.** **C'est bien la première fois qu'il me refuse un os.** (*Il regarde Lucky avec inquiétude.*) **J'espère qu'il ne va pas me faire la blague de tomber malade.** (*Il tire sur sa pipe.*)

CENDRILLON - POMMERAT

Le Père C'est quoi ici ?

La Belle-Mère C'est la chambre de Sandra. Avant c'était une cave, c'est pour ça qu'y a pas de fenêtres. Mais y a des murs. Quatre. C'est déjà pas mal ! Et c'est bien situé. Au nord. L'état où tu vois cette chambre est un état provisoire évidemment. C'est l'état où elle est parce qu'on a pas eu le temps de finir les travaux nécessaires. C'est provisoire. Faut que tu imagines ce que ça va pouvoir devenir un jour quand les travaux seront finis.

Le Père Oui.

La Belle-Mère, à Sandra. On s'était demandé avant que tu arrives si en attendant la fin des travaux, tu voudrais pas aller dormir ce soir avec tes sœurs dans une de leurs chambres ? Mais en y réfléchissant mieux, après on s'est dit que tu préférerais sans doute avoir ton indépendance et ça dès le premier soir. Est-ce que je me trompe ? Ça va devenir une vraie chambre, une chambre moderne en plus

Encore plus belle et plus moderne même je crois que celles de tes sœurs qui vont en être très jalouses. Hein ? En plus c'est cher. ..

Le Père Ah bon... ?

A sa fille : Va peut-être falloir faire un petit effort d'imagination pendant quelque temps, mais ça en vaut peut-être la peine, tu ne penses pas ?

Elle est gentille Sandra ! Elle est simple à vivre Vous verrez.

La Belle-Mère Je crois surtout qu'on se moque pas d'elle.

Le Père Non mais au premier abord on se demande... Ensuite... avec tout ce que tu m'as dit... c'est vrai... on se dit que peut-être ...

La Belle-Mère "On se dit que peut-être." Tu pourrais peut-être être un petit peu plus enthousiaste avec tous les efforts qu'on fait pour vous accueillir ta fille et toi ! Ça fait vraiment plaisir, merci.

Le Père Je m'excuse, c'est pas ce que je voulais ...

La Belle-Mère Bon ben, tais-toi alors. *A la très jeune fille* : Et qu'est-ce que tu en penses, toi ? Tu dis rien ! Ça te plaît, ça te convient ?

Le Père Qu'est-ce qu'il y a ?

La Belle-Mère J'ai vu une araignée sur ma chaussure, énorme grosse comme une brosse à cheveux ! Avec deux yeux qui me fixaient fixement dans les yeux.

Le Père, *très inquiet*. Ah bon ?

La Belle-Mère Bon ben moi j'y vais. Tu dois être bien fatiguée, c'était une grande journée dis donc pour toi !

Le Père, *à sa fille*. Je repasse te voir tout à l'heure pour voir si tu manques de rien. A tout de suite.

La Belle-Mère, *revenant*. Ah, j'allais oublier.

Dans cette maison, depuis toujours, les enfants aident aux tâches ménagères et participent à des travaux simples de rangement et de nettoyage. Ils aident la femme de ménage.

Le Père Ah bon ?

La Belle-Mère Oui absolument et elles aiment bien ça.

Le Père Ah ben c'est bien.

La Belle-Mère Oui. Et ce matin, j'aimerais qu'on parle de cette nouvelle répartition des tâches entre vous. Alors voilà, j'ai réfléchi à une juste répartition parce que c'est important évidemment que tout ça soit juste et équitable, évidemment.

Le Père Evidemment.

La Belle-Mère, *à ses filles*. Alors voilà, tout d'abord, en ce qui vous concerne, j'ai pensé que vous deux, les filles, vous pourriez à partir de maintenant aider la femme de ménage à ranger votre linge propre dans les tiroirs de vos armoires. Oui, c'est comme ça.

A la très jeune fille : Et toi Sandra, j'ai pensé que tu pourrais aider la femme de ménage à changer les poubelles des différents sanitaires, salles

de bains, buanderie, cuisine et aider à porter tout ça ensuite dans le local à poubelle du jardin. Tu es d'accord ?

Le Père Voilà, c'est très bien... c'est gentil ! Ne t'inquiète pas, elle est simple et gentille, Sandra.

La Belle-Mère Bon, très bien, ensuite je propose que vous les filles, vous aidiez la femme de ménage pendant qu'elle s'occupe de la cuisine. *(À ses filles)* Hé oui. Hé bien, on discute pas. *(La très jeune fille lève la main.)* Oui quoi ?

Le Père, *avec un geste en direction de sa fille*. Arrête !

La Belle-Mère, *explosant, à la très jeune fille*. Mais qu'est-ce qu'on t'a dit tout à l'heure ? ! On ne parle plus de ta mère ici, on en parle plus ! Plus jamais ! On s'en fout de ta mère ! On s'en fout qu'elle était gentille ! Ça suffit avec ta mère ! ça suffit ! Ça suffit !

Le Père Qu'est-ce qu'on t'a dit tout à l'heure, Sandra !

La Belle-Mère, *à la très jeune fille, avec une colère froide*. Tu vas t'occuper de la cuisine ! Racler la cuisinière ! Et le four aussi ! T'occuper du gras dans la Cuisine. A la place de la femme de ménage. *(Un temps.)* Où j'en étais ? *(Aux sœurs.)* Vous ! Une fois par mois, vous trierez les magazines publicitaires qui s'entassent sous la télévision.

Sœur La Petite Avec la femme de ménage ?

La Belle-Mère Oui.

La Belle-Mère, *à la très jeune fille*. Et toi tu nettoieras les cuves des sanitaires, les cuves des sept sanitaires des trois étages.

Le Père, *à la belle-mère*. Ça va peut-être aller comme ça ? !

La Belle-Mère, *de plus en plus violente, à la très jeune fille*. Et tu nettoieras les lavabos et les baignoires de toute la maison, tu les déboucheras aussi, partout où ils sont encombrés et bouchés, surtout dans la chambre des filles, tu retireras les touffes de cheveux, les touffes de mèches de cheveux emmêlés et mélangés avec la crasse.

Le Père, *à la belle-mère*. Ça va aller !

La Belle-Mère Voilà. Et ça c'est une première répartition des tâches pour commencer et démarrer la nouvelle organisation des choses pratiques ici dans cette maison, on continuera ça un peu plus tard.

Le Narrateur Plusieurs semaines passèrent. La très jeune fille acceptait tout ce qu'on lui demandait de faire dans la maison sans jamais discuter.

La Belle-Mère, à la très jeune fille. T'es encore là toi ! Qu'est-ce que tu fais là comme ça, inerte ? On dirait un poisson crevé qui flotte à la surface de l'eau ! Il est où ton père, il est pas là ? Tu rêvasses ? Faut arrêter avec les rêvasseries, faut entrer dans la vie réelle ma petite fille maintenant ! Qu'est-ce que tu te tiens mal en plus, c'est pas possible ! T'as vu comment tu te tiens ? On dirait une mémé, pas une jeune fille ! T'es négligée, tu sais ça ? Tu fais pas attention à ton apparence ! T'as vu comme t'es voûtée ! On dirait que t'as quatre-vingt-dix ans ! Fais des efforts ! Déjà tiens-toi droite ! Trouve une prestance ! Mets de l'énergie en toi ! Le reste suivra peut-être ! On devra peut-être t'installer quelque chose dans le dos, tu sais ça ? ! Si ça continue ! Un truc qui t'empêche de grandir de travers ! Je dis ça, c'est pour ton bien ! Sinon tu vas ressembler à une mémé dans deux ans !

Tu sais, c'est important pour une femme de prendre soin de son image ! C'est avec ça qu'elle avance dans la vie une femme une femme moderne ! Tu vas devenir une femme bientôt... T'as conscience de ça ? ! Regarde-moi ! Tu me donnes quel âge à moi par exemple ! ?

Comment ? J'ai pas entendu ! Hé bien moi je me tiens ! C'est comme une posture là dans ma tête ! Je refuse de me laisser aller ! Je refuse de vieillir ! Je refuse de faire comme les autres ! Je me bats ! C'est pour ça qu'on me dit que je ne fais pas mon âge ! Et que mes filles pourraient être mes sœurs ! On les prend pour mes sœurs ! Sans arrêt ! Je suis jeune d'abord là ! Là-dedans.

Je m'efforce de rester jeune là et c'est pour que ça transpire à l'extérieur, dans mon corps et que les autres le voient.

Le Narrateur Elle aimait ça, nettoyer le gras de la cuisinière, racler le gras du four. Ça lui faisait du bien de faire ça. Elle aimait faire ça les cuves des sept sanitaires, ça lui faisait du bien de nettoyer les cuves des sept sanitaires. Elle aimait ça, retirer les cheveux des lavabos, c'était dégueulasse, ça lui faisait du bien.

Ça rendait son père de plus en plus nerveux. Alors il fumait. Beaucoup. En cachette de sa future femme.

Sœur La Petite, occupée avec son téléphone. Fuck fuck fuck fuck !

Sœur La Grande, parlant au téléphone. Mais non, c'est horrible, c'est complètement injuste, on est quasiment en esclavage. Je sais pas ce qu'on a fait pour mériter ça, ça a débloqué d'un coup dans la tête de ma mère, on dirait ! Je te rappelle ...

Sœur La Petite Fuck.

Sœur La Grande On est revenues au temps de la galère. On se fait exploiter là.

Sœur La Petite Fuck.

Sœur La Grande Salut Sandra !

Sœur La Petite Hé, t'as pas l'heure ?, La très jeune fille s'arrête, regarde sa montre. La sœur petite à la grande.. Hé on dirait qu'elle sent la cigarette ..., A la très jeune fille.. Tu fumes ou quoi ?

Sœur La Grande On va le dire à ton père si tu fumes, il va pas être content de savoir que sa fille est devenue droguée.

Sœur La Petite, pouffant de rire. Sandra. .. Cendrier !

Sœur La Grande, pouffant de rire. T'es déjà levée ou t'es pas encore couchée, Cendrier ?

Sœur La Petite Tu t'es occupée des poubelles ce soir ? Faut se laver de temps en temps, Cendrier.

Sœur La Grande La vieille clope et les vieilles poubelles en même temps c'est pas terrible comme mélange. Où tu vas maintenant ?

Sœur La Petite, simulant un appel téléphonique. Allô oui ? Ah bon ? OK, je vous la passe... Hé Cendrier c'est quelqu'un pour toi !

Sœur La Grande C'est quelqu'un que t'as pas eu au téléphone depuis longtemps i' paraît..., Un temps.. C'est ta mère, tu la prends ?

Sœur La Petite Tu la prends pas ?

Sœur La Grande C'est pas sympa ! Elle appelle de vachement loin, c'est cher la communication !

Sœur La Petite, simulant toujours la conversation téléphonique. Allô oui ? Quoi ? Ah bon ?, A la très jeune fille.. Ah ben non, finalement, elle veut pas te parler... Elle dit qu'elle a autre chose à faire en fait là, maintenant..., La très jeune fille reste figée.. Bon, laisse-nous maintenant, on a du boulot.

Sœur La Petite On doit actionner le bouton d'ouverture de la machine quand elle sera terminée.